

Article

« La marche des mots. Propos-contacts »

Pierre Filion

Études françaises, vol. 21, n° 3, 1985, p. 97-102.

Pour citer cet article, utiliser l'information suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/036872ar>

DOI: 10.7202/036872ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

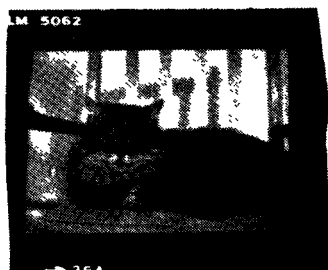
Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

La marche des mots

Propos-contacts

PIERRE FILION

Jacques Poulin aime les chats et les chats l'aiment. Ses matous se sont appelés, au fil des années, Mathusalem, Amour Rabi, Zef, Tchummy... Ils s'appellent maintenant Vitamine et Vitamine B, le tout dernier, mini-tornade tigrée. Jacques Poulin aime les chats et il parle chat, voilà bien des années que je l'entends converser dans cette zone d'ondes psy... Du reste, il est pris depuis longtemps avec une phrase qu'il n'arrive toujours pas à loger dans un texte ou un contexte, à propos d'eux toujours : «Tout le monde sait que les chats sont des extra-terrestres.»



L'auteur a commencé à écrire tard, disons vers 1965, alors qu'il a 27 ans ou tout comme, après un détour par des études de psychologie à l'Université Laval. Alors, d'un coup de tête, il se donne à l'écriture, avec devant lui deux ans pour terminer la

rédaction d'un premier roman : *Mon cheval pour un royaume*. Il y met le temps, le livre se fait, doucement. Ce fut le début.

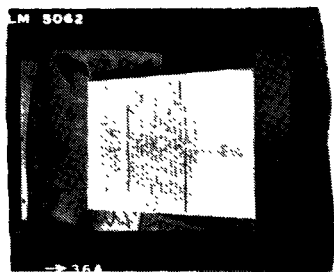
Il écrivait dans le coin d'une chambre du Vieux Québec, une chambre sous les combles, avec une petite table, un lit, une commode. Une chambre du bout du monde, une chambre de *Tourist room* avec une table à tout faire. L'été, quand il fallait laisser la chambre pour les vrais touristes de passage, l'écriture se poursuivait dans les chalets autour de Québec. «Au début, c'était une écriture itinérante, sur des tables de cuisine.»



Jacques Poulin écrit sur du papier blanc, de format courant 8½ x 11, du papier en tablettes, des tablettes achetées chez Garneau, le Garneau de la Place de la Fabrique. Les feuilles ont maintenant 31 lignes, sans marges, et les lignes ont entre elles un bon interligne. Les mots s'écrivent avec une plume Sheaffer (USA) bourgogne et capuchon gris. L'encre est turquoise, en contenants de plastique noir Parker. Après quelques tentatives au stylo bille, il retourne à l'encre. «J'ai toujours été à l'encre.» Encre, ancre.

La tablette de feuilles lignées est posée sur une planche de *masonite* et retenue par une grosse pince. Une tablette de manutentionnaire. C'est ainsi depuis longtemps. Entre le carton de la tablette et la planche, vont se glisser, notées sur des papiers disparates, des idées qui viennent sur la route de l'histoire et qui n'y trouvent pas leur place. Le romancier les note et les met sous la tablette : ce sont des motifs d'histoire, des dialogues, des images, des associations, des noms/surnoms de personnages. «J'aime mieux les surnoms que les noms; c'est plus précis, plus universel.» C'est la réserve, dépense où les provisions d'idées mûrissent. À la fin de l'écriture, il en reste souvent, ce sont des morceaux qui appartiennent au puzzle de l'œuvre complète.

Écrire sur la boîte à pain, avec quelques amis : le *Petit Robert*, la grosse *Grevisse*, et l'abrégé de *Grevisse*. Écrire jusqu'au tarissement de l'encre dans la plume. En apportant des corrections, souvent en même temps que la première écriture, avec un crayon gras Blaisdell, *China-made*, noir, qui laisse lisible l'inscription originale.



Écrire le matin, dans un silence absolu relatif, personne dans la maison. Sans chat de préférence. Une séance d'écriture se prépare la veille. Au coucher, le travail s'amorce, se continue durant la nuit, et au matin le processus est déjà enclenché, l'élan n'a qu'à se poursuivre.

Règle de papa Hemingway : laisser la phrase en plan, pour que le départ du lendemain soit plus facile : «Il se leva, et, en regardant par la fenêtre, il vit un homme qui...»

Mais la mécanique est fragile. Un téléphone matinal, une visite surprise, l'appréhension d'activités publiques — lancement, interview, rencontre d'étudiants — et le processus s'enraye, plusieurs jours sont compromis, rien ne s'écrit. Sur les 365 jours d'une année, plus du tiers se perdent ainsi, l'encre ne coule pas, l'encre n'inscrit aucun signe, c'est le silence, le sursis, le report, l'interférence, le brouillage des harmoniques.

Écrire le matin, toujours devant une fenêtre, à Cap-Rouge comme à Key West. Celle de Cap-Rouge regarde passer le fleuve, côté sud, sud-est, et reçoit l'ensoleillement jusqu'à midi et plus selon les saisons. Écrire le matin pendant longtemps en robe de chambre de satin, verte — volée à New York lors de son dernier passage en *camper* Volks — qui avait un capuchon, une bure verte.

Écrire maintenant habillé d'un costume de jogging, pour la douceur du coton ouaté. Écrire à la lumière naturelle. Écrire avec le rapport à l'espace que permet la fenêtre, sans se laisser distraire par l'anecdote du dehors; encombrer la fenêtre avec des cartes postales, à hauteur des yeux, des bouteilles d'encre, des crayons... Écrire devant une fenêtre à guillotine. Écrire avec un tapis sous les pieds, en sandales de plage l'hiver, nu-pieds l'été, avec de grands bas de ski de fond durant l'époque de la robe de chambre verte.

Écrire debout depuis quatre ans, à cause d'un malaise au dos qui a changé le cours de la vie. Vivre debout ou couché, avec des stations assises de 15-20 minutes aux repas et en voiture.



«Je ne fais pas d'effort pour écrire, j'en suis incapable. Je marche jusqu'à ce que la phrase soit mûre.» Jacques Poulin est un grand marcheur dans l'écriture. Lorsqu'il est prêt à écrire — après le déjeuner, la première tasse de café entamée — lorsqu'il commence à écrire, lorsque quelques mots — ceux de la veille qui étaient là au bout de la phrase en suspens — s'inscrivent sur la page, lorsque l'acte est en processus, alors, assez rapidement, plus rien ne va, plus rien ne vient, ça n'est pas encore prêt, ça s'organise, ça mûrit. L'écrivain ne lutte pas, n'écrit pas en forçant sa main, en alignant les mots contre leur gré, il les laisse venir. Chez lui cette venue des mots est intérieure, les phrases sortent lorsqu'elles ont atteint leur moment de délivrance, leur temps d'inscription. Au seuil de l'écriture, il y a chez Jacques Poulin la marche.

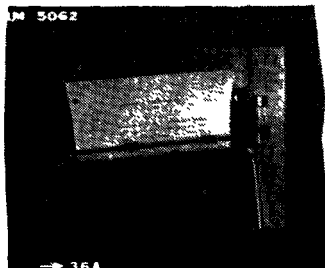
Marcher dans la maison, aller écornifler aux fenêtres sans voir dehors, marcher pour faire se rejoindre les mots à venir qui

sont quelque part dans le lieu de la marche, dans le pas à pas du mot à mot. Marcher la tête basse, la tête haute, la tête heureuse, les yeux ouverts, les yeux fermés, marcher dans le propos du roman, marcher dans la marche des mots, dans l'avancée du propos, dans la prospective du geste, dans le cours de l'histoire, marcher dans la maison du discours, dans la linéarité du texte, marcher dans le contexte à venir, marcher dans le prétexte.

Comme il écrit — les jours fastes — une page par jour, une page pleine de ses 31 lignes, comme il y met 4 à 5 heures, la majeure partie de son temps se passe à marcher. Depuis 1965, il a dû marcher plus de 10 000 heures, parcourant sur place 20 000 milles, dans ses lieux d'écriture : chambres, maisons, *camper*, chalets...

Marcher en faisant le plein avec quatre ou cinq tasses de café. Du Santos décaféiné qui provient de la Vieille Europe, rue Saint-Laurent, Montréal. Café avec lait et substitut de sucre. Marcher en fumant la cigarette, jusqu'en 1982. Le café donne une grosse envie de fumer, fumer trop donne mal à la gorge, alors il faut un autre café, puis une couple de cigarettes, et ainsi de suite pendant quelques heures. L'habitude de la cigarette s'est éteinte, reste celle du café.

La marche, c'est la marche à l'histoire. «Ce que je trouve difficile, c'est de faire venir l'histoire. Sauf pour *Jimmy*, ça c'est écrit plus vite que moi, parce que j'étais moi-même dans l'histoire.»



Souvenir de lecture, un propos de papa Hemingway, qu'il adapte : «Écrire, c'est difficile, parce qu'il est difficile de décrire la réalité. En essayant, on commet des maladrotes. Le style, c'est la somme de ces maladrotes.»

L'influence de papa Hemingway est manifeste, avouée. Comme cette idée que pour décrire une chose, un état, il vaut mieux dire *autour de* que *à propos de*. Décrire en donnant le contour, le contexte, l'aura, plutôt que décrire directement, en focalisant sur le centre du propos. Cette affection aussi pour les choses concrètes, les objets simples du monde quotidien : tic ou technique d'écriture qui permet de transposer sur les objets les émotions entre les personnages. Se souvenir à ce sujet de l'affection toute amoureuse que Jack et la Sauterelle portent au *camper* de *Volkswagen Blues*.

On dit de Jacques Poulin qu'il parle peu. C'est vrai. Mais il dit beaucoup en peu de mots. Sa parole a la qualité de son écriture, elle porte, elle s'insinue, nous gagne à notre insu, c'est le pouls de la vie qui passe entre les lignes de la portée. Sa parole laisse des traces parce qu'elle ne comporte pas de rhétorique, elle est en marche, près de la vie, terriblement concrète et sans échappatoire.

Jacques Poulin est de la trempe des silencieux, voilà sans doute pourquoi je l'entends si bien. Il a du silence une notion familière, intime, le silence des jours, le silence de la courbe des jours, le silence du fleuve devant sa fenêtre de Cap-Rouge, le silence de ses chênes qui poussent dans l'éternité du sol, le silence de ses chats.

Jacques Poulin, c'est l'écriture. Le reste, bien sûr, c'est la littérature.

Montréal - Frelighsburg, janvier - février 1985

